

# NOTRE - DAME - DE - LORETTE

## A PARIS



Etes-vous allé voir l'église de Notre-Dame de Lorette ?

— Non.

— Voulez-vous y venir ?

— Oui.

— Partons.

Nous suivons le boulevard des Italiens, entrons dans la rue Lafitte, et nous apercevons déjà de loin la façade d'une petite église entourée de grilles, ornée de colonnes, surmontée de statues, le tout d'un goût gracieux et coquet, tout à fait parisien. A cette première vue on pressent déjà l'élégance et la richesse de l'intérieur, qui ont mérité à cette église le nom de *Boudoir de la Vierge*. Chemin faisant, la conversation continue entre moi, anglican, et mon ami, catholique :

« Puisque la sainte Vierge a une église, vous l'adorez donc, vous catholiques ? lui dis-je.

— Ah ! vous voilà bien, vous, protestants, nous jetant toujours au nez l'accusation rebattue d'idolâtrie, alors

même que nous vous avons répondu cent et cent fois : Nous n'adorons pas la Vierge, seulement nous l'honorons ; n'honorez-vous pas votre père, vous ?

— Oui.

— Ne conservez-vous pas son portrait ?

— Oui.

— La Vierge, mère de Dieu, ne mérite-t-elle pas aussi bien que votre père d'être honorée ?

— Beaucoup mieux.

— Eh bien ! ne vous étonnez donc pas si nous lui rendons les hommages que vous rendez, vous, protestants, à d'autres créatures.

— Mais l'honneur rendu par vous à la Vierge n'est-il pas d'une nature toute différente de celui rendu par moi à mon père ? n'est-ce pas une véritable adoration ?

— Du tout, du tout ; sans doute l'honneur accordé à Marie, mère de Dieu, est plus grand de celui accordé à toute autre créature ; mais c'est toujours un honneur du même genre, et il n'en reste pas moins, entre honorer et adorer la Vierge, une distance immense !

— Ainsi, c'est à tort qu'on accuse l'Eglise romaine d'idolâtrie !

— Evidemment ! Mais nous y voilà bientôt. Je distingue déjà l'inscription en lettres d'or : *BEATÆ MARIE VIRGINI LAURETANÆ*. Si je comprends bien ces mots, cela signifie dédié ou consacré à la bienheureuse Vierge Marie de Lorette ?

— C'est vrai.

— Mais dans la Bible je n'ai jamais vu de temple ni d'autel consacré ou dédié à d'autres qu'à Dieu lui-même, et vous qui croyez à la Bible, vous devez donc en conclure que dédier une église à la Vierge c'est la faire déesse, c'est l'adorer ?

— Pas du tout. Je vous le répète, il faut distinguer entre honorer et adorer.

A

— Cependant, dédier une église à...

— Eh bien ! oui, *nous dédions des églises à la Vierge, mais nous ne l'adorons pas.* Remarquez la sculpture de ce fronton, quelle majesté dans cette femme ! quel respect dans la posture de ces anges prosternés !

— C'est admirable ! Cette pierre est parlante ! Il me semble entendre sortir de la bouche de ces séraphins les paroles de la plus ardente adoration, adressées à la Vierge Marie.

— Pas le moins du monde ! Vous voyez de l'adoration partout ; ces anges n'adorent pas la Vierge, ..

— Alors, pourquoi cette posture suppliante ?

— Je vous dis qu'ils la prient, mais ils ne l'adorent pas.

— Pardon, c'est que moi, pauvre Anglais, je ne connais point assez votre langue pour distinguer aussi bien que vous toutes ces nuances. Ainsi, on peut dédier des églises à la Vierge ; on peut prier la Vierge, même tout en étant des anges, et cependant ne pas encore l'adorer ?

— Certainement.

— Bien ! bien ! entrons. Quelle élégance ! du marbre, des peintures, de l'or de tous côtés !

— Et sur le plafond du dôme, quelles admirables couleurs ! quelle richesse ! on croit voir le ciel ouvert. Voyez, au milieu, la Vierge Marie, siégeant sur le trône, au centre du paradis, entourée d'une cour innombrable d'anges, d'archanges, de séraphins.

— En effet, c'est de toute beauté ; mais si la Vierge Marie est assise sur le trône du Paradis ; si elle est, comme elle en porte le nom au bas de ce tableau, la reine des saints ; si, comme je l'ai vue nommée ailleurs, elle est la reine des cieux ; en un mot, si elle règne au milieu des créatures célestes qui ne sont ainsi que ses humbles sujets, ce règne dans le ciel n'équivaut-il pas à une adoration ? Quoi de plus haut qu'un trône dans les cieux ? Quoi de plus grand qu'une cour d'intelligences célestes ?

— Vous autres Anglais, vous êtes d'un entêtement!...

— Non, je vous demande une simple explication. Supposez que vous me donniez une leçon de français; faites-moi bien comprendre comment on peut régner dans le ciel, et cependant ne pas être adoré?

— Voyez-vous, il faut distinguer entre trône et trône, comme on distingue entre honorer et adorer; le trône de la Vierge n'est pas le trône de Dieu.

— Très bien.

— Et alors elle ne règne pas dans le ciel comme Dieu y règne.

— Mais enfin, après votre distinction elle règne, cependant; elle règne dans le ciel, elle règne sur des anges?

— *Eh bien! oui, nous croyons qu'elle règne dans le ciel et sur des anges; mais nous ne l'adorons pas, voilà toute l'explication.*

— Merci pour votre explication.

— Regardez plus bas, en face de vous, la céleste Vierge avec son fils auprès d'elle; ces anges sur un fond d'or, quelle richesse!

— Mais voici encore des anges qui adorent la Vierge.

— Encore votre adoration! Ils ne l'adorent pas, vous dis-je.

— Que font-ils donc?

— Ils voltigent simplement autour d'elle.

— Puisque ces anges qui voltigent n'adorent pas la Vierge, que font ceux-ci prosternés? prosternés, silencieux, sous ses pieds; n'est-ce pas l'adorer?

— Vous me feriez perdre patience...

— C'est ma dernière question: je vous demande si se prosterner à deux genoux, en silence, se coucher en quelque sorte dans la poussière des souliers de la Vierge, je vous demande si ce n'est pas l'adorer?

Mon ami garda un moment le silence; et tout à coup, comme inspiré par une heureuse idée, il me dit en sou-

riant : « Vous avez raison , c'est une adoration véritable.

— Donc, vous m'avouez que ces anges adorent la Vierge?

— Pas du tout ! ils adorent son fils que vous voyez debout devant elle , appuyé sur ses genoux ! » Mon ami était triomphant de son explication.

— Il ne reste plus qu'une petite difficulté, lui dis-je : deux de ces archanges posent une couronne, non sur la tête du fils, mais sur la tête de la mère, non sur la tête de Jésus-Christ, mais sur la tête de Marie ; et si , dans ce tableau, l'un de ces deux êtres est adoré, il me semble que c'est plutôt la Vierge qu'on couronne, la Vierge assise sur le trône, que Jésus sans couronne et sans trône , placé aux pieds de sa mère, et appuyé sur ses genoux.

— Sortons , me dit mon ami, sortons , il fait trop chaud ici ; et comme il ne répondait pas à ma question, je pris la parole pour lui : « *C'est que sans doute vous couronnez la Vierge, mais vous ne l'adorez pas.* »

— Soit , dit-il , si vous voulez. »

Quelle singulière langue que le français, repris-je en souriant et m'acheminant vers la porte ; je sais maintenant que l'Eglise romaine *honore la Vierge*, mais ne l'adore pas ; *se prosterne devant la Vierge*, mais ne l'adore pas ; *fait régner la Vierge dans le ciel et sur les anges*, mais ne l'adore pas ; *prie la Vierge*, mais ne l'adore pas ; *couronne la Vierge d'une couronne d'archanges entrelacés*, mais ne l'adore pas ; *met Jésus, le Fils de Dieu, aux pieds de la Vierge*, mais ne l'adore pas.

— Ainsi, *honorer, faire régner, prier, se prosterner, couronner*, tout cela ensemble ne vaut pas le mot *adorer* ?

— Non.

— Que faut-il donc de plus ?

— Il faut ! il faut !... Je n'en sais rien. Mais, sortons.

Nous sortons en effet. Sur notre route se trouve un libraire. Une idée me vient subitement. Je prie mon ami d'entrer avec moi dans ce magasin. J'y demande le *Dic-*

*tionnaire de l'Académie* ; je cherche le mot *adorer* et j'y lis : « rendre à la Divinité le culte qui lui est dû. » Je rends le livre et nous sortons. Quoi ! dis-je à mon ami, adorer signifie simplement rendre un culte ? et *honorer, prier, faire régner* dans le ciel, se *prosterner, couronner*, n'est-ce pas rendre le plus grand de tous les cultes imaginables ? Cher ami, je serais bien tenté de vous dire que votre distinction me semble revenir à ceci : *Nous adorons la Vierge, mais nous ne l'adorons pas*. Au reste, dans un autre sens, cela n'est que trop vrai ; si l'Eglise romaine adore la Vierge qui l'enrichit, le peuple ne l'adore guère. Voyez cette foule de curieux qui visite cette église, pas un ne prie ! pas un n'est à genoux ! tous se promènent, la tête levée, se montrant du doigt les peintures des murailles ou du plafond ; ils entrent, se découvrent, prennent leurs lorgnettes, regardent, parlent entre eux, remettent leurs chapeaux et sortent sans avoir donné une seule pensée religieuse à la Vierge ! C'est d'eux que vous pouvez dire à coup sûr : Ils viennent dans l'église de la Vierge, mais ne l'adorent pas ; ils regardent la Vierge, mais ne l'adorent pas ; ils l'admirent en peinture, mais ils ne songent pas à sa personne, hélas ! pas plus qu'à Jésus-Christ, leur Sauveur ! pas plus qu'à Dieu, leur Créateur et leur Maître ! Ils viennent ici comme on va dans un musée, et on les y attend et reçoit comme dans un musée ! Voyez ce bedeau qui offre de l'eau bénite à qui en veut et n'en veut pas ; ce suisse qui ouvre la porte de l'enceinte pour montrer les tableaux ; ces huissiers à la chaîne d'argent, qui font la police de la salle ! n'est-ce pas là le Musée de Versailles, la galerie du Louvre, le théâtre des Italiens ? Quoi de plus, quoi de moins ? N'entendait-on pas, dans l'une de vos églises, il n'y a encore que quelques jours, la même musique, chantée par les mêmes hommes qui montent sur les planches de l'Opéra ? J'allais continuer, lorsque je m'aperçus que mon ami m'avait quitté sans me souhaiter le bon soir. Cependant, comme j'avais encore quelque chose à lui dire, je

rentrai chez moi et le lendemain je lui adressai la lettre suivante :

CHER AMI,

Je viens renouer notre conversation d'hier ; aujourd'hui, plus calme, vous m'écoutez sans doute avec plus de patience. Au reste, je ne serai pas long ; mais, je vous en supplie, au nom de vos plus grands intérêts, donnez-moi un moment d'attention.

Je pourrais vous rappeler que la Bible, base de la foi catholique comme de la foi protestante, a dit de mille manières : Il n'y a qu'un seul Dieu ; tu l'adoreras lui seul (1) ; et en conséquence je pourrais ajouter, qu'adorer la Vierge Marie, c'est se rendre coupable d'idolâtrie ; mais comme vous tenez à sauver, à tout prix, les apparences, en substituant le mot honorer à celui adorer, je cède pour couper court à toute discussion, et je descends sur un terrain que vous ne pouvez plus disputer : Soit, je vous accorde *le mot* : Vous n'adorez pas la Vierge, mais accordez-moi *la chose* : Vous la priez, l'honorez, la faites régner, la couronnez, etc. ; avouez qu'elle occupe la première place dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, et notez bien que ce n'est pas la seule église en France consacrée à la Mère de Jésus. Pour ne parler que des métropoles du royaume, sur les 50 qui existent, 18 sont consacrées toutes uniquement à la bienheureuse Vierge Marie ; et des 32 autres, pas une n'est consacrée à Dieu ; pas une n'est dédiée à Jésus-Christ : toutes sont consacrées et dédiées à des saints de toutes les paroisses. Je vous demande donc simplement de reconnaître que la Vierge occupe, dans les églises catholiques, une place infiniment au-dessus de celle accordée à Dieu. *De nom*, cela est faux ; mais *de fait*, cela est vrai. Maintenant que vous connaissez l'opinion de l'Eglise romaine sur la Vierge Marie,

1 Voyez, en particulier, Exode, chap. xx.

voulez-vous savoir ce que la Vierge Marie elle-même pense sur son propre compte? Ecoutez-la parler dans la Bible : « Mon esprit se réjouit en Dieu, qui est mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante (1). » Si Marie parle de sa *bassesse*, et si elle appelle Dieu son *Sauveur*, elle reconnaît donc qu'elle était *perdue*; car, qui sauve-t-on? est-ce les êtres vertueux, ceux qui sont en santé? Non; Jésus le dit lui-même : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades (2). Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était *perdu* (3). Voulez-vous savoir comment Jésus lui-même traite Marie, lui donnant un avis? Le voici : il lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi (4)? » Si Jésus a dit vrai, il n'y a donc rien de commun entre Jésus-Christ, Fils de Dieu, et Marie, simple créature. Voulez-vous savoir ce que Dieu lui-même pense de Marie? Ecoutez les paroles qu'il lui fait adresser par son ange : « Marie, ne crains point; car tu as trouvé grâce devant Dieu (5) » Marie avait donc des craintes? Mais on ne craint pas quand on est sans péché; et si Dieu lui fait grâce, Marie était donc coupable? La conséquence n'est-elle pas juste? Ainsi, d'après le témoignage propre de la Vierge Marie, d'après celui de Jésus-Christ, d'après Dieu lui-même, Marie n'est qu'une créature pécheresse, mais pardonnée et reçue en grâce, en sorte qu'ayant échappé à une condamnation méritée, étant graciée, elle peut se dire, et toutes les générations l'appeler *bienheureuse*. Comparez maintenant Marie telle que nous venons de la voir dans la Bible, à ce que vous en faites dans l'Eglise romaine, et dites-moi s'il y a la moindre ressemblance !

Mais si cette contradiction entre l'Eglise et la Bible est si flagrante, pourquoi l'Eglise romaine s'entête-t-elle à ne pas

(1) Luc, I, 47 et 48. — (2) Matthieu, XI, 12. — (3) Luc, XIX, 10. — (4) Jean, II, 4. — (5) Luc, I, 30.



la faire disparaître? Je vais vous le dire; c'est un secret qui a besoin d'être dévoilé. Avant tout et par dessus tout, le clergé veut la foule dans ses sanctuaires, aux pieds de ses autels, dans ses confessionnaux, à ses processions; enfin, partout où il a de l'influence à exercer, de l'autorité à acquérir, de l'argent à gagner. Quel que soit le motif qui amène cette foule sous sa dépendance, qu'importe! L'important c'est qu'elle y vienne; et alors, pour l'attirer, on emploie les moyens les plus attrayants. Vous comprenez qu'un Dieu, esprit, invisible, comme le représente la Bible, ne parle guère à l'imagination; un Dieu de sainteté, de justice, ne plaît guère à nos cœurs passionnés. Si l'on ne prêchait que ce Dieu spirituel et saint, ne voulant qu'une chose, la sanctification de l'homme, vous devinez que ce serait un bien triste appât pour amener des chalands. Aussi, que fait-on? on met de côté ce Dieu et sa sainteté, et l'on substitue à sa place la douce image d'une femme, jeune, belle, vierge, aux traits séduisants, à l'aspect gracieux, à peine recouverte d'une mousseline collée sur son corps et dessinant ses formes, ou d'une gaze transparente. Heureux, quand on ne va pas jusqu'à mettre complètement à nu un sein de femme comme on le voit dans la peinture principale de Notre-Dame-de-Lorette! Parcourez les gravures, les livres de piété imprimés de nos jours; partout vous retrouvez ce désir de parler aux sens, et de séduire l'imagination; vous y sentez les efforts du peintre pour atteindre la limite où l'indécence ne fera pas encore crier au scandale. Ce caractère de la piété, telle que la font les meneurs du catholicisme, se retrouve partout: livres, églises, tableaux, musique, cérémonies, tout est combiné pour flatter ce qu'il y a de charnel, de passionné, de mauvais dans notre cœur; et cela contenu dans de telles bornes, que nous puissions nous y tromper nous-mêmes, et prendre des émotions sensuelles pour des sentiments religieux. Vous comprenez que si tout cela n'est pas bien pur d'intention.

du moins ce n'est pas si maladroit. Maintenant vous avez la clef de cette opiniâtre substitution d'une vierge jeune et belle à un Dieu saint et invisible. On veut à tout prix gagner la foule, et comme elle ne veut pas donner son cœur aux exhortations à la sainteté, on l'attire dans le giron de l'église en amusant ses yeux et ses oreilles. Voilà en quatre mots l'histoire de la Vierge en particulier, et l'histoire de tout le catholicisme en général. De là, que résulte-t-il ? C'est que le peuple, qui ne demande pas mieux que d'être amusé, s'amuse à l'église comme au théâtre, et endort sa conscience chargée de péchés; il s'imagine être religieux, parce qu'il a versé une douce larme aux accords des orgues d'une cathédrale, ou des voix harmonieuses d'un chœur de jeunes filles; il se croit meilleur parce qu'il a été ému à la contemplation d'une peinture ou à la vue d'une procession somptueuse, jonchée de fleurs, enivrée d'encens, et proclamée jusque dans les cieux par le bruit de l'airain; et ce pauvre peuple, ainsi trompé sur ses vrais sentiments, endormi dans ses péchés, est poussé sans conversion vers les portes du tombeau, et tombe impénitent devant le tribunal de Dieu!

« Oh ! cher ami, je vous en prie, songez-y ! c'est une chose sérieuse. Mes paroles peuvent vous paraître sévères; peut-être m'accusez-vous de rigorisme : mais, croyez-moi, vous n'en jugez ainsi que parce que vous avez appris à tenir peu de compte du péché. Dieu est infiniment plus sévère que moi, parce qu'il est infiniment plus saint. C'est lui qui est sur le trône des cieux, et non la Vierge; et ce Dieu a dit dans sa Bible : « Je ne donne pas ma gloire à un autre. » Le salaire du péché, c'est la mort ! Tous *les hommes* sont » condamnés, parce que tous ont péché; mais lorsque nous » n'étions que pécheurs, Dieu a envoyé son Fils; il est mort » pour nous; il a porté nos péchés sur sa croix; et Dieu a » tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que

» quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût  
» la vie éternelle (1). »

Cher ami, je m'arrête, car je ne pourrais rien ajouter de mieux que ces dernières paroles : Je vous demande seulement de reprendre ces quelques lignes, de les relire dans la Bible, de les méditer et de les croire, si vous voulez être sauvé.

(1) Jean, III, 16.

